



Lettre de Moscou

SOMMAIRE

Editorial	1
Un peu d'histoire	2
Ces hommes qui «font» Moscou	2
Va mieux faire	3
Nationale et internationale	5
Le miroir moscovite	5

La *Lettre de Moscou* est éditée par la Fondation CRES, Centre de Recherches Entreprises et Sociétés.
Adresse: 28 Chemin du Petit-Saconnex, CH-1209 Genève,
Tél. 022/733 7000, Fax 022/733 73 64
E-mail info@cres.ch, www.cres.ch.
Directeur de la publication: Patrick GANTES.
Copyright. Reproduction strictement interdite, y compris photocopies.
Autres publications: *Nouveaux Mondes* revue trimestrielle, *Le pétrole et le gaz russes*; *Moscou, Capitale des Réformes*, *Il venait de la Ville noire*, N. Dastakian.

EDITORIAL

Quelle image pour Moscou ?

La mondialisation ne concerne pas seulement les relations économiques, elle transforme aussi les champs sociaux et culturels, engendrant même de nouvelles cultures, dont Internet est l'une des illustrations les plus frappantes. Ce processus globalisant a, entre autres conséquences, celle de priver les Etats de certaines de leurs prérogatives traditionnelles. Par ailleurs, les évolutions de la géographie humaine semblent pousser de plus en plus sur le devant de la scène internationale les villes qui en deviennent progressivement des acteurs importants.

De moins en moins protégée par l'Etat, la ville se retrouve dans un univers de plus en plus compétitif. L'acte de candidature pour l'organisation des Jeux olympiques est, à ce titre, exemplaire. Or, qui dit concurrence, dit nécessairement image. Les villes doivent aujourd'hui constamment définir et redéfinir leur image, l'améliorer sans cesse, au même titre que les entreprises, à ceci près que les villes ne sont pas, dans leur nature et leur fonctionnement, des entreprises ordinaires, ce qui complique encore leur tâche.

Les Jeux comme révélateur

L'un des mérites – et non des moindres – des critères du Comité olympique international (CIO) est d'intégrer des éléments techniques, tels que l'état des infrastructures et des transports, mais également des variables plus subtiles, comme la qualité de la vie ou la motivation des citoyens. C'est en les analysant avec soin, ainsi que nous l'avons fait dans la première *Lettre de Moscou*, que l'on constate que la capitale russe tient largement son rang et sa place parmi les villes concurrentes.

Une image repose avant tout sur un projet, explicite ou implicite. Quel est celui de Moscou? Contrairement aux apparences, non seulement celui-ci existe bel et bien, mais il est même relativement ancien et constant, en dépit des fluctuations et bouleversements historiques. Cette permanence s'explique par - et explique tout à la fois - l'attachement des Moscovites à leur ville, quels que soient l'époque et le régime politique. S'il faut trouver un équivalent parmi les autres villes du monde, ce ne peut être, sans doute, que New York.

Le projet de Moscou repose sur le mariage de la tradition et de la modernité. Chostakovitch l'a fort bien décrit dans *Moskva, Tcheriomouchki* (« La Merisaie »), opérette composée dans le contexte de la Victoire de 1945 et de la reconstruction. Il y reprend l'idée essentielle que Moscou est à la fois une ville ancienne, à l'architecture séculaire, et une ville fondamentalement moderne, capable de rivaliser avec les villes du monde entier, notamment américaines. Moscou a su constamment réactualiser ce projet. Ces dernières années, grâce à une politique de rénovation et de construction parfaitement maîtrisée, la mairie de la capitale russe aura réussi, en un temps record, à placer sa ville loin devant nombre de métropoles à travers le monde et à en faire, pour le pays, une véritable « locomotive ».

L'acte de candidature à l'organisation des Jeux olympiques de 2012 aura, sans conteste, permis à Moscou de mieux faire connaître au reste du monde ses ambitions et réalisations, cela dans un contexte de compétition particulièrement ardu. De ce point de vue, et quel que soit le résultat attendu pour le 6 juillet, l'on peut d'ores et déjà conclure que Moscou a gagné.

Un peu d'histoire

Après l'effondrement de 1991, Moscou a su se relever plus vite que l'ensemble du pays et que n'importe quelle autre ville de Russie. En quelques années, déployant un exceptionnel dynamisme, elle assurait à ses habitants un revenu près de trois fois supérieur à la moyenne russe et fournissait au budget fédéral près d'un tiers de ses ressources.

Aujourd'hui encore, et peut-être plus que jamais, l'on est frappé par l'avance prise par Moscou sur les autres villes russes, à commencer par Saint-Pétersbourg qui semblait pourtant avoir plus d'atouts au départ.

Depuis la création de Saint-Pétersbourg en 1703, les deux capitales, on le sait, n'ont cessé de se poser en rivales. Jusqu'à la révolution de 1917, Moscou s'est trouvée reléguée à la seconde place, loin derrière une capitale impériale aux allures aussi grandioses qu'européennes. Moscou, toutefois, avec ses airs de gros bourg paisible, éloigné du pouvoir et de la pompe, faisait figure de havre, séduisant les plus grands représentants des Arts et des Lettres russes par sa rondeur et sa bonhomie.

Durant la période soviétique, Moscou redevenait capitale et était assimilée, dans la représentation que beaucoup en avaient, notamment à l'étranger, au Kremlin, en d'autres termes au pouvoir. La ville, cependant, « vivait sa vie », gardant, même aux heures les plus noires, son inimitable simplicité, son regard particulier sur l'existence et le monde. En ce temps-là, l'excellent Venedikt Erofeïev ne déclarait-il pas par la voix de son héros qu'il avait parcouru Moscou du nord au sud et d'est en ouest sans jamais voir le Kremlin?

Plus récemment, l'ouverture de la Russie semblait devoir être plus favorable à Saint-Pétersbourg qu'à Moscou. Gigantesque métropole qui, au premier abord, peut paraître incohérente à l'Occidental rationnel et pusillanime, Moscou fait souvent peur. Tracée au cordeau, nette et accessible à l'Européen ne fût-ce que par son architecture, Saint-Pétersbourg rassure, au contraire. Si l'on ajoute que l'actuel président de Russie est de Saint-Pétersbourg et a émis, à plusieurs reprises ces dernières années, l'idée de redonner plus ou moins à l'ancienne cité impériale son statut de capitale, Moscou paraissait bien partie pour se retrouver en « éternelle seconde ».

C'était sans compter avec les Moscovites et celui qui se trouve à leur tête, leur maire : Iouri Loujkov. Le résultat est que le promeneur qui arpente aujourd'hui les rues des deux « capitales » russes découvre, d'un côté, une Moscou opulente, vivante, vertigineuse, de l'autre, un Saint-Pétersbourg, vieillissant, plutôt mal entretenu et assez démuné.

* Venedikt Erofeïev, *Moscou-Petouchki*, Albin-Michel, Paris

Ces hommes qui «font» Moscou

Moscou est en grande partie redevable de son actuelle image, très positive, comparée à celle des autres villes russes, à son maire et aux hommes dont il a su s'entourer.

Iouri Loujkov « tient » la mairie depuis 1992. En d'autres termes, il semble faire à ce point corps avec sa ville et incarner si bien la Moscou post-soviétique, que plus personne ne se rappelle qu'il y eut d'abord – il est vrai, très brièvement – un autre maire de Moscou en la personne de Gavriil Popov.

Fait exceptionnel, Iouri Loujkov a été réélu trois fois, avec des scores que nombre d'édiles, à travers le monde, pourraient lui envier : 86% en 1996, 70% en 1999, 75% en 2003. Comment expliquer ce succès ? Les raisons en sont multiples.

Il y a d'abord la personnalité de Iouri Loujkov. Le maire est un homme « à poigne », mais qui a de l'humour et sait se rendre sympathique. Il parle net, a souvent pris, entre autres face au pouvoir central, des positions courageuses, ce qui ne peut qu'ajouter à sa popularité. C'est un sportif, il ne boit pas, et cependant, on sent en lui le « bon vivant », à même d'apprécier les plaisirs de la vie. C'est une « tête », un « cerveau », mais le bonhomme affiche une étonnante simplicité – là encore, à l'image de sa ville -, avec sa casquette littéralement « vissée » sur sa tête.

D'une stupéfiante énergie, il est constamment « au four et au moulin », a l'œil à tout et dirige son équipe d'une main de fer. Force est, d'ailleurs, de constater que l'équipe municipale fait montre d'une pérennité presque égale à celle de son maire. Iouri Loujkov le sait bien : on ne change pas une équipe qui gagne.

Le second élément de la réussite loujkovienne est la clarté du principe qui fonde l'action municipale. D'emblée, Iouri Loujkov et son équipe ont annoncé qu'ils voulaient à la fois encourager et encadrer le passage à l'économie de marché. Et ils l'ont fait, ne se contentant pas de belles paroles. « Encourager » et « Encadrer », tels sont, sans doute, les maîtres mots du programme moscovite. Cette devise a deux mérites : elle stimule ceux qui veulent faire « bouger » le pays et la ville ; elle rassure ceux que les bouleversements de 1991 et des années qui ont suivi, ont inquiétés, voire définitivement effrayés. On notera que l'actuel président de la Fédération tente d'imposer les mêmes principes à l'échelle du pays, avec plus ou moins de bonheur, certes, mais la tâche est sans doute plus ardue.

La concentration fait la force

La gestion de Moscou se caractérise par une exceptionnelle concentration du pouvoir de décision entre les mains d'un petit nombre de fonctionnaires municipaux, extrêmement proches du maire. Cette concentration a permis, à de nombreux niveaux, de résoudre rapidement plus d'un problème sans devoir affronter d'interminables lourdeurs administratives, de trancher sur maint dossier sans trop tergiverser, d'envisager, enfin, et de lancer des plans ambitieux pour la cité, notamment en termes d'urbanisme. Ajoutons, pour ce dernier point, que la mairie a la complète maîtrise du foncier urbain. Il s'agit là d'une autre forme de concentration dont on imagine aisément les avantages.

Alors que, dans l'immédiat après-1991, le pays était littéralement pillé par des privatisations sauvages, Iouri Loujkov obtenait pour sa ville un statut dérogatoire à la loi fédérale relative aux privatisations (1995). Moscou présente donc ce cas de figure remarquable en Russie où le programme de privatisations a fourni des recettes très importantes à la collectivité. Ajoutons que la municipalité a largement bénéficié de la spéculation immobilière qui a frappé Moscou, ainsi que des nombreux travaux de construction et de rénovation. Au demeurant, selon le vieux et sain principe qui veut que l'on n'est jamais si bien servi que par soi-même, la municipalité est également opérateur immobilier et investisseur.

Cette gestion des plus fermes et maîtrisées a permis à Moscou, aux pires moments de crise économique et financière, de bénéficier de ressources exceptionnelles dans le contexte russe. Mieux pourvue que la plupart des autres villes de Russie, Moscou a pu limiter la dégradation des services offerts à la population, dans le domaine de la santé, des transports collectifs, notamment, et, plus généralement, pour l'ensemble du système social. L'on comprend donc les triomphales réélections successives de Iouri Loujkov à la tête de la ville.

**Va
mieux
faire**

Tout n'est certes pas parfait dans la Moscou de 2005, qui ne ressemble pas, loin s'en faut, au « meilleur des mondes possibles ». Si progrès et avancées sont fulgurants, si le dynamisme de la ville et de son équipe dirigeante est incontestable, il reste encore beaucoup à faire et les motifs de critique et de mécontentement sont nombreux.

La relative richesse de la ville suscite notamment commentaires acerbes et envieux, avec leur cortège de rumeurs, toutes plus noires et hargneuses les unes que les autres. C'est là, d'ailleurs, une tradition en Russie, et plus spécialement, sans doute, à Moscou. Les rumeurs y circulent sans cesse, des plus fondées aux plus folles. Ceux qui les propagent s'y emploient avec une conviction qui laisse parfois pantois.

Moscou bruit de rumeurs, parfois reprises par la presse occidentale. Fantaisistes ou non, elles ne doivent cependant pas faire oublier les insuffisances qui existent bel et bien dans la capitale russe. A cet égard, la candidature moscovite pour l'organisation des Jeux olympiques de 2012 a mis en lumière certains problèmes, dont les autorités municipales sont conscientes. Ne prétendant aucunement à l'exhaustivité, nous en retiendrons trois et observerons les réponses de Iouri Loujkov à ces interrogations.

La première question concerne la capacité d'accueil de la ville, dans l'hypothèse d'une rencontre internationale du type Jeux olympiques : comment pallier le manque de chambres d'hôtels, comment alléger les formalités d'entrée dans le pays pour les étrangers, face à une bureaucratie particulièrement tatillonne ? Signalons au passage que le second volet de la question ne concerne pas uniquement Moscou et la Russie.

Iouri Loujkov déclarait récemment que la ville projetait de construire pour les Jeux de 2012 plus de deux cents nouveaux hôtels. Elle compte aussi réhabiliter ou améliorer ceux qui existent déjà. De plus, pour ce qui est strictement des Jeux, un village olympique et un « village médias » sont en projet. L'ensemble de ces mesures devrait permettre d'accueillir confortablement les participants aux Olympiades et les spectateurs. Le maire de Moscou souligne qu'il ne s'agit pas là de belles paroles. D'ores et déjà, la ville construit et met en service entre vingt et trente nouveaux hôtels annuellement.

Quant aux formalités, il a été décidé que, si le CIO optait finalement pour Moscou, ce qu'espère bien Iouri Loujkov, elles seraient immédiatement allégées pour tous les étrangers qui se rendraient en Russie en liaison avec l'organisation des Jeux, et ce jusqu'à ce qu'ils aient lieu, autrement dit pour les sept années à venir. Cela ne règle certes pas tous les problèmes, mais un effort est clairement consenti. Iouri Loujkov affirme en outre que tous les participants des Jeux, ainsi que tous les visiteurs, seront considérés comme les invités personnels du maire de Moscou.

La seconde interrogation porte sur les transports. On sait qu'il s'agit là d'un problème majeur dans la capitale russe : interminables bouchons, effroyables difficultés pour circuler, tel est le lot quotidien des Moscovites.

A cela, Iouri Loujkov répond qu'il s'agit d'un phénomène temporaire qui, aussi ennuyeux soit-il, prouve *a contrario* une augmentation du niveau de vie de ses administrés. Le maire de Moscou constate qu'au cours des sept ou huit dernières années, le trafic automobile a été multiplié par dix dans sa ville qui, reconnaît-il, a actuellement du mal à « digérer » cette affluence. La municipalité, toutefois, a lancé un gigantesque chantier, en vue d'offrir aux Moscovites de nouvelles voies de dégagement et de circulation et la situation devrait être globalement « normale » dans un délai de trois à cinq ans. C'est plus qu'il n'en faut pour les Jeux de 2012.

Nous le disions plus haut, la mairie de Moscou tient les projets d'urbanisme d'une main de fer. D'aucuns lui reprochent amèrement – et ce sera notre troisième interrogation – de faire fi des procédures de concours, notamment internationaux, qu'elle jugerait par trop lentes et inefficaces.

Quant on évoque le sujet, Iouri Loujkov se fâche. Pour lui, il s'agit d'un des mythes les plus communément répandus, concernant Moscou et sa gestion. Encore une rumeur, donc, infondée qui plus est. Iouri Loujkov affirme en effet que les concours ont bien lieu, y compris à l'échelle internationale. Et il le prouve : de nombreuses constructions, notamment dans le nouveau centre administratif baptisé « Moscow-City », ont été réalisées sur les projets d'architectes étrangers et par des firmes étrangères.

Nationale et internationale

De plus en plus, Moscou acquiert une stature et une image de cité internationale. Si l'ensemble du monde n'en est pas toujours aussi conscient qu'il conviendrait, cela n'en demeure pas moins une réalité qui ne peut, Jeux olympiques ou non, que se renforcer et se confirmer dans les années à venir. Le mérite en revient, pour une immense part, à l'œuvre accomplie par l'équipe municipale. Quant au défaut de visibilité, il tient essentiellement à une insuffisance de travail sur l'image de la ville ou, plus encore, à une insuffisance de promotion de cette image.

Car on ne peut pas dire que l'équipe Loujkov n'ait pas œuvré en vue d'élaborer le « nouveau concept », la « nouvelle image » de sa ville. L'on est particulièrement frappé, lorsqu'on se penche sur cette question, par la volonté de la municipalité de conserver à Moscou ce qui a été, traditionnellement, son visage ou, si l'on préfère, son âme.

Ville internationale, centre d'affaires ultra-moderne, Moscou reste néanmoins – et peut-être avant tout – la « mère des villes russes ». Iouri Loujkov le souligne, en paroles comme en actes. Cela se voit à de multiples détails, qui n'en sont pas vraiment : monuments architecturaux restaurés, centre historique protégé, reconstruction, sur les rives de la Moskova, de ce symbole national qu'est le Temple du Christ-Sauveur. Sans oublier la réplique loujkovienne, en forme de clin d'œil, à certaines chaînes étrangères de restauration rapide qui avaient tendance à se montrer un peu envahissantes : la création d'une chaîne équivalente, où l'on ne mange que « russe » et qui a pour nom « bistrot ».

Le miroir moscovite

De décembre 1926 à février 1927, Walter Benjamin séjourne à Moscou. Il donne dans un petit livre sa vision de la capitale russe, dix ans après la révolution de 1917. Il y montre surtout que Moscou – comme, d'ailleurs, l'ensemble de la Russie – fonctionne en miroir de l'Europe et du monde.*

« Plus rapidement que Moscou lui-même c'est Berlin qu'on apprend à voir de Moscou. Pour qui revient de Russie, la ville est comme lavée de frais. Il n'y a pas de saleté mais pas de neige non plus. Les rues lui paraissent dans la réalité aussi désespérément propres et balayées que dans les dessins de Grosz. Et la vérité vitale de ses types est pour lui plus évidente. Il en va avec l'image de la ville et des hommes comme avec celle de la situation intellectuelle : la nouvelle optique qu'on acquiert sur elles est le bénéfice le plus certain qu'on puisse tirer d'un séjour russe. Si peu qu'on puisse connaître la Russie, on apprend à observer et à juger l'Europe selon la connaissance qu'on a de ce qui se déroule en Russie. C'est ce qui frappe d'abord l'Européen clairvoyant en Russie. C'est pour cela, à l'inverse, que ce séjour est pour des étrangers une pierre de touche à ce point exacte. Il force chacun à choisir son point de vue. A un tournant du devenir historique comme celui que le fait brut de la « Russie soviétique » sinon instaure du moins indique, le problème n'est pas de savoir quelle réalité est la meilleure, ni quelle volonté a choisi la meilleure voie. Il ne s'agit que de ceci : quelle réalité converge de manière immanente avec la vérité ? Quelle vérité se prépare à converger de manière immanente avec le réel ? Seul celui qui donne ici clairement une réponse est « objectif ». Non pas devant ses contemporains (ce n'est pas de cela qu'il s'agit) mais devant le devenir temporel (c'est cela qui est décisif). [...]

Les rues de Moscou sont d'une nature particulière : le village russe y joue à cache-cache. Lorsqu'on franchit une des grandes portes cochères – qu'on peut souvent fermer par une grille de fer forgé, mais je n'en ai jamais vu de fermées réellement -, on se trouve au seuil d'une vaste colonie. Une grande ferme ou un village s'ouvre là, large et spacieux, le sol est inégal, les enfants circulent en traîneau, des remises pour le bois et les outils occupent les coins, des arbres poussent dispersés, des escaliers étroits donnent à la façade des maisons qui, vues de la rue ont une apparence citadine, l'apparence d'une ferme russe. Des églises se dressent souvent dans les cours, exactement comme sur la large place d'un village. La rue prend ainsi la dimension de la campagne. Il n'y a pas non plus de ville occidentale qui s'étende avec ses places géantes de manière aussi informe, aussi villageoise... [...]

Comme n'importe quelle autre ville, Moscou bâtit avec des noms un petit monde en son cœur. Il y a là un casino qui s'appelle l'*Alcazar*, un hôtel du nom de *Liverpool*, un garni *Tyrol*. Il faut encore pour aller de là aux centres de sports d'hiver urbains une demi-heure. On rencontre certes des patineurs, des skieurs dans toute la ville, mais la piste de luge est davantage au centre. Ici partent les traîneaux aux constructions les plus diverses : cela va de la planche qui glisse à l'avant sur des lames de patin et qui à l'arrière chasse dans la neige, jusqu'aux bobsleighs les plus confortables... »

* Walter Benjamin, *Moscou*, traduit de l'allemand par Jean Lascote, « Mille et une nuits », Paris, 1999.